

Comment ne serait-il pas touché de ces efforts visibles à lui être agréables?

Tandis qu'elle passe près de lui, il abandonne, le journal, la retient par la ceinture flottante de sa robe:

—Comme vous voici belle, aujourd'hui, Rose-Mary!

—Vous trouvez?

Elle sourit, heureuse, tourne coquettement sur elle-même, pour faire admirer la fraîche étoffe à petits bouquets dont elle est revêtue.

—Je l'ai reçue hier, de Paris, fait-elle penchée vers lui pour cette puérile confiance. Elle est de chez Mireille soeur...

Au bout de ses mains en éventail, le tissu fleuri se gonfle en paniers, ainsi que sur une toile de Watteau.

—Je lui avais bien recommandé: une robe qui ne jure pas dans la chambre d'un convalescent!... Et Mireille qui a le sens des nuances m'a envoyé ce modèle-là... Ça s'appelle "Renouveau"...

Elle virevolte encore... Derrière-elle les pans de la ceinture battent l'air comme des ailes...

—Comment trouvez-vous "Renouveau", mon cousin?

—Renouveau est exquis, ma cousine... et vraiment indiqué pour la circonstance. Il exprime toute la saveur que j'éprouve à respirer mon bel été normand...

La physionomie enjouée s'affirme tout à coup sérieuse. Sa main rattrape la gracieuse silhouette dansante, la retient au bord du lit:

—Rose-Mary, savez-vous que vous personifiez très bien notre beau pays, dans cette claire mousseline champêtre?

—Vrai? s'enquiert-elle, les prunelles joyeuses.

—Oui... Il y a en vous toute la fraîcheur de nos paysages, avec cette espèce de vie sourde et prolongée que fait, aux campagnes normandes, le proche voisinage de la mer...

A son tour, elle est devenue songeuse. Mais elle voit le nuage qui a passé sur son front et elle se hâte de chasser l'obsession.

—Alors, nous sommes amis? sourit-elle.

—Certes!... Vous avez été si dévouée pour moi tous ces derniers jours... Si!... Si! ne protestez pas... Je ne vous aurais jamais cru capable de demeurer ainsi silencieuse et attentive auprès d'un malade ennuyeux.

—Merci!... Quelle piètre idée aviez-vous donc de moi?

—Vous étiez sans cesse cabrée... et toujours frémissante comme une mouette prisonnière, pressée de s'envoler... Il semblait que vous teniez rigueur à tout le monde de vous retenir à terre, alors que votre désir était d'affronter vents et tempêtes...

—C'est cela que vous ne me pardonnez pas?

Il secoue les épaules... Sa bouche se contracte pour une grimace un peu amère:

—Sans doute parce que je portais en moi les mêmes désirs inculqués par force! émet-il pensivement.

Elle appuie ses petites mains fraîches sur les paumes encore fiévreuses:

—Claude... à moi aussi, le séjour à la Sauvagère aura fait grand bien... Je ne me sens plus la même âme qu'à l'arrivée...

—Je l'espère, dit-il pendant que ses yeux graves se lèvent sur le petit visage tendu.

Une seconde, leurs yeux s'accrochent... et puis, avec un bref soupire: Claude, le premier, abandonne les doigts que ses doigts étreignaient.

Il se saisit finalement du journal et paraît s'absorber dans sa lecture.

D'un geste distrait, Rose-Mary décaçète son courrier. Elle a un petit rire ironique:

—Voilà Jimmy qui est à l'honneur... Il m'envoie des photos qui ont passé dans des journaux sportifs... Oh! la tête de Daisy, là dessus!... Elle a l'air d'avoir avalé un parapluie!

Son rire sonne, plus insoucieux.

—Vous ne regrettez pas de ne point partager ce triomphe? interroge Claude, sans quitter sa lecture des yeux.

—Ah! non, par exemple... Les lauriers de ce genre, je sais ce qu'ils valent...

—Tenez... je me passionne bien plus à apprivoiser le vieux bonhomme de la maison du bois... Ça, c'est de la difficulté vaincue...

Cette fois, Claude paraît plus attentif.

—Ah?

—Oui... Vous savez que j'accompagne Perlotte tous les soirs avec le panier à provisions... depuis que Tante Thérésine est occupée avec vous.

Elle rit:

—C'est drôle... Je ne me suis même pas aperçue, durant les premières semaines que je passais ici, que c'était Auntie qui ravitaillait quotidiennement notre voisin... L'autre jour, elle me l'a dit et elle m'a autorisée à accompagner la Perlotte. Maintenant je lui apporte tous les jours son repas... et nous sommes devenus de très bons amis...

Elle réfléchit, pensive, l'air interrogateur.

—C'est curieux... ce pauvre bonhomme est très sympathique... mais il a des côtés de sauvagerie inouïs. Croiriez-vous qu'il n'a jamais voulu consentir à me laisser monter dans son grenier?... Dès qu'il nous entend arriver, il dégringole, au premier aboiement de Domino, et il nous prend des mains les provisions... Perlotte m'a affirmé qu'il ne pouvait pas souffrir qu'une autre personne que Tante Thérésine pénétrât dans son domaine privé...

—Pourtant, il n'a fait aucune difficulté pour me laisser visiter la maison... Il y a encore de fort beaux meubles, ma foi... et j'y ai vu des portraits de tous les Chatellier... L'aveugle a même joué du violon pour moi. Il joue remarquablement.

—Oh! mais vous l'avez joliment amadoué, admire Claude, étonné. Depuis qu'il est installé là-bas, il s'était refusé à parler à quiconque, sauf à ma tante et à moi...

—Pauvre type!... Comment s'appelle-t-il?

Claude a un geste évasif.

—Dans le pays on l'appelle le "Sauvage"...

—Il l'est, certes... Mais pas tant qu'on le croirait... Nous avons discuté art, musique, peinture... Il a l'air très cultivé. Seulement quelquefois, il devient tout à coup comme absent. Il s'arrête brusquement de parler... et il regarde dans l'espace comme si la vision du monde inconnu lui revenait tout à coup... Alors, j'ai l'impression qu'il est parti... J'ai beau lui toucher le bras et l'interpeller il ne répond pas... Et il remonte vers son grenier comme un somnambule.

Le jeune homme approuve par des hochements de tête brefs... Son visage s'est attristé.

—Je comprends pourquoi ma tante ne voulait point que je me dirige vers la maison du bois au début, prononce Rose-Mary, apitoyée. C'est si triste la vue de cet infirme, isolé dans cette thébaïde.

—Il ne tenait qu'à lui de venir avec nous. Il n'a pas voulu... et je le comprends. La solitude est le meilleur baume aux blessures du cœur.

—Oh! vous croyez? dit vivement Rose-Mary. A son âge, oui, peut-être... lorsqu'on n'espère plus beaucoup de l'avenir... Mais il me semble que quand on est jeune, le meilleur moyen d'oublier sa peine c'est de la savoir partagée par un être cher...

Claude hausse les épaules:

—Pourquoi ennuyer les autres avec ses chagrins?

—Ils deviennent plus légers si l'on est deux à les porter...

Elle pose sur lui ses yeux adoucis, guettant une confiance. Mais il s'est remis à lire, avec un soupire.

Alors, elle s'en va vers le piano. Distraitement, ses doigts caressent les touches...

—Jouez... prit-il, le regard sur elle.

De sa place, il voit son profil penché, ses cheveux caressés de soleil, la moue appliquée de sa bouche. Ses mains se promènent sur le clavier, lentes, chercheuses... Elle se décide à choisir un morceau, au hasard, parmi les feuilles éparses.

—Tiens... votre morceau de prédilection...

Les notes de la mélodie s'égrènent... Claude a abandonné son journal, pour écouter la voix de Rose-Mary qui fredonne, indistincte d'abord, puis plus assurée.

*"Il est une maison qu'abrite un petit bois
Dont le jardin en fleurs est plein de rêverie."*

—Un peu coco, cet air-là, vous ne trouvez pas? remarque-t-elle, s'interrompant avec un petit rire contraint.

Il dit, comme s'il pensait à autre chose:

—Oui, un peu coco... peut-être... Si joliment coco!... Continuez?

—Mon Dieu... Allons-y donc pour la romance sentimentale!

Son timbre n'a pas trouvé l'intonation railleuse qu'elle cherchait. A la vérité, cette chanson qui lui eut paru stupide ailleurs ne lui semblait point aujourd'hui tellement dénuée de charme... et les mots, de s'envoler dans l'air calme du jardin, vers le ciel pur, perdent leur banalité.

"Il est une maison qu'abrite un petit bois"

"Et c'est là que tous deux nous passerons la vie..."

"Jusqu'au dernier sommeil qui nous joindra les doigts..."

Elle a refermé brusquement le piano:

—Oh! zut!... C'est idiot.

Elle est allée vers la fenêtre... Un grand moment, elle demeure silencieuse, le regard perdu... Son visage s'est dépouillé de toute ironie... Elle ne sait vraiment à quoi attribuer ce malaise qui soudain lui serre la poitrine et l'étreint jusqu'à l'angoisse.

Derrière elle, les yeux de Claude sont pleins de nostalgie...

XVI

Ce matin-là, Mademoiselle Thérésine a trouvé à Rosy un air singulier, quand cette dernière l'a rejointe dans la basse-cour où elle distribuait du grain aux poules.

—Qu'y a-t-il, mon cher petit?... De mauvaises nouvelles? s'est inquiété la bonne demoiselle en apercevant aux doigts de sa nièce qui la trituraient nerveusement une large enveloppe mauve.

—Oh! oui... C'est-à-dire... Mammy est rentrée.

Mademoiselle Chatellier laisse retomber les coins de son tablier ce qui provoque une véritable avalanche de grains dorés dans les augettes.

—Ah! exhale-t-elle, d'un ton consterné.

—Le yacht de Lady Fainsil est entré dans le port du Havre pendant la nuit d'hier.

—Alors, tu vas partir?

Rosy soupire:

—Il faut bien...

Toutes deux gardent un silence figé, indifférentes à la bataille que se livrent, à grand renfort de coups d'ailes et de pointes de bec, toute la gent emplumée en train de s'ébrouer à leurs pieds.

—Mammy m'attend demain soir avec Dad, à l'Hôtel d'Angleterre... Jimmy doit nous rejoindre là-bas.

Mademoiselle Thérésine est devenue toute pâle.

—Si vite!

Nouveau soupire de la part de Rose-Mary.

—Tu as informé Claude de ce départ?

Le visage de la jeune fille se rembrunit davantage.

—Il n'est pas encore descendu...

—Bah! qu'est-ce que ça peut lui faire? jette-t-elle, esquissant un mouvement de retraite.

Mademoiselle Chatellier l'a rattrapée par le bras.

—Tu ne dis pas ce que tu penses, Rosy...

Elle fixe son clair regard sur les prunelles troublées de sa nièce.

—Depuis que Claude et toi vous avez fait la paix, il y a quelque chose de changé... chez toi... et même chez lui. Je le trouve beaucoup moins taciturne... Il a des éclats de juvénile gaieté qui me rappellent le Claude d'autrefois... Quant à toi...

La jeune fille dérobe sa face rougissante derrière ses deux mains étalées.

—Auntie, crie-t-elle, d'un ton presque désespéré, il y a Jimmy!

Mademoiselle Chatellier semble s'éveiller d'un rêve. Elle a lâché sa compagne.

—Ah! s'il n'y avait que Jimmy!

—Quoi... Que voulez-vous dire?

—Rien.

Puis, soudain très résolue:

—Tu as raison. Il faut que tu partes.

Tes parents t'attendent... Va, mon petit.

Et elle ajoute entre ses dents:

—Le plus tôt sera le mieux...

Rosy a tourné les talons. Elle s'éloigne sous l'ombre claire des pommiers, tandis que plantée au milieu de son bataillon de poules bruyantes, derrière la grille, Mademoiselle Chatellier se mouche avec frénésie.

Rose-Mary a gagné le jardin.

—Hou... hou!

Là-haut, une fenêtre s'ouvre avec tapage. La physionomie de Claude apparaît barbouillée de savon... puis disparaît. L'arrivant n'aperçoit plus que la grande serviette blanche, agitée comme un étendard, tandis que lui parvient un éclat de rire allègre.

—Je descends, Rosy... Je termine ma toilette... Deux minutes et je suis à vous!

Ah! oui, c'est vrai... Ils devaient se rendre ensemble, ce matin, au marché de Veulette. Claude, qui désire acheter un nouveau cheval, voulait que sa cousine choisisse, "parce que c'est elle qui le montera, maintenant qu'ils ont décidé de se livrer à l'équitation".

Un sport que le jeune homme pratiquait autrefois et qu'il avait abandonné... mais il veut bien s'y remettre pour faire plaisir à Rosy.

—Je ne peux pas vous accompagner, crie-t-elle, sombre. Il faut que je prépare mes valises...

Cette fois, il immobilise son buste tout entier dans l'encadrement de la fenêtre. Ses joues sont débarrassées de leur savon et sur leur peau nette et lisse la stupeur qu'a provoqué chez lui les dernières paroles de Rose-Mary s'imprime en nuage pourpre.

—Comment, vos valises?... Vous partez?

—Mes parents m'attendent demain soir au Havre.

Il est si décontenancé qu'il ne s'aperçoit pas qu'il tient toujours la serviette avec quoi il frotte son cou d'un geste machinal.

Alors, elle essaie de rire:

—Vous avez l'air surpris... Pourtant il fallait s'y attendre. Je ne peux rester éternellement ici...

Tous deux se dévisagèrent, une longue minute. Oppressée, Rosy semble guetter des paroles qui ne viennent pas. Le regard de Claude la quitte pour se perdre à nouveau, selon sa vieille habitude, là-bas, vers l'horizon... où il semble sans cesse poursuivre d'insaisissables images.

Et il approuve, songeur, sans ramener ses yeux vers elle:

—Evidemment... Vous ne pouvez toujours rester ici.

La phrase lui tombe sur le cœur comme une pierre. Qu'espérait-elle donc?

Dépitée, elle s'en va, sans tourner la tête. Elle monte s'enfermer dans sa chambre et elle bouscule la Perlotte, attentive pourtant à lui apporter son linge fraîchement repassé...

Lorsque Claude et Rosy se retrouvèrent à midi, ils évitent de se parler. Mademoiselle Thérésine, d'humeur morne, elle aussi, a toutes les peines du monde à entretenir avec eux une languissante conversation.

Au surplus, Claude mange rapidement, pressé de partir.

—Tu ne vas pas te remettre aux travaux déjà? s'inquiète Tantine. Rien ne presse et tu n'es pas tout à fait remis.

—Je dois aller surveiller des coupes de bois, du côté de la route. Vous savez bien que lorsque je n'y suis pas, les hommes ne font pas grand-chose.

—Et le cheval que vous vouliez acheter? s'informe Rose-Mary.

Il hausse les épaules:

—Bah... Je n'en ai plus besoin maintenant.

Rose-Mary a laissé Auntie en tête à tête avec sa pâte à gâteau car Mademoiselle Chatellier tient absolument à ce que sa nièce emporte une boîte de ces "croquignoles" savoureuses dont elle a le secret.

—Je les enfermerai dans une boîte de fer-blanc et tu t'en régaleras encore quelques semaines, a déclaré la bonne demoiselle, en avalant ses larmes. Cela te rappellera la Sauvagère...

Les yeux tristes, Rosy a hoché la tête. Ah! elle n'aura pas besoin des croquignoles de Tante Thérésine pour se rap-